
LE LIVRE DU MOIS : ATELIER DU JEUDI

COMPTE – RENDU DE L'ATELIER DU 17 MAI 2018

UNE TERRE D'OMBRE – RON RASH



« Il contempla les montagnes et songea combien une vie humaine est petite et fugace. Quarante ou cinquante ans, un instant pour ces montagnes, et il ne resterait aucun souvenir de ce qui était arrivé ici. »

A propos de Ron Rash

Ron Rash est né à Chester en Caroline du Sud le 25 septembre 1953 (65 ans en 2018).

C'est un écrivain, poète et nouvelliste américain, auteur de roman policier.

Né en Caroline du Sud, il passe pourtant son enfance dans la petite ville de Boiling Springs, en Caroline du Nord.

Il étudie à l'université de Clemson, où il obtient une maîtrise en littérature anglaise. Il devient ensuite enseignant. Chargé des Etudes Appalachiennes à la Western Carolina University, il défend depuis toujours la culture de cette région où est née la Country Music. Il a toujours écrit sur cette région où sa famille est installée depuis la fin du 18^e siècle, ce territoire déchiré entre le Nord abolitionniste et le Sud esclavagiste durant la guerre civile.

Sa carrière d'écrivain s'amorce en 1994 avec la publication d'un premier recueil de nouvelles, puis d'un recueil de poésie en 1998.



Lauréat de plusieurs prix littéraires aux États-Unis, il publie *Un pied au paradis* (*One Foot in Eden*), son premier roman policier, en 2002.

Serena, paru en 2008 aux États-Unis et traduit en 2011 en France, est adapté au cinéma par Susanne Bier en 2014 sous le même titre (*Serena*).

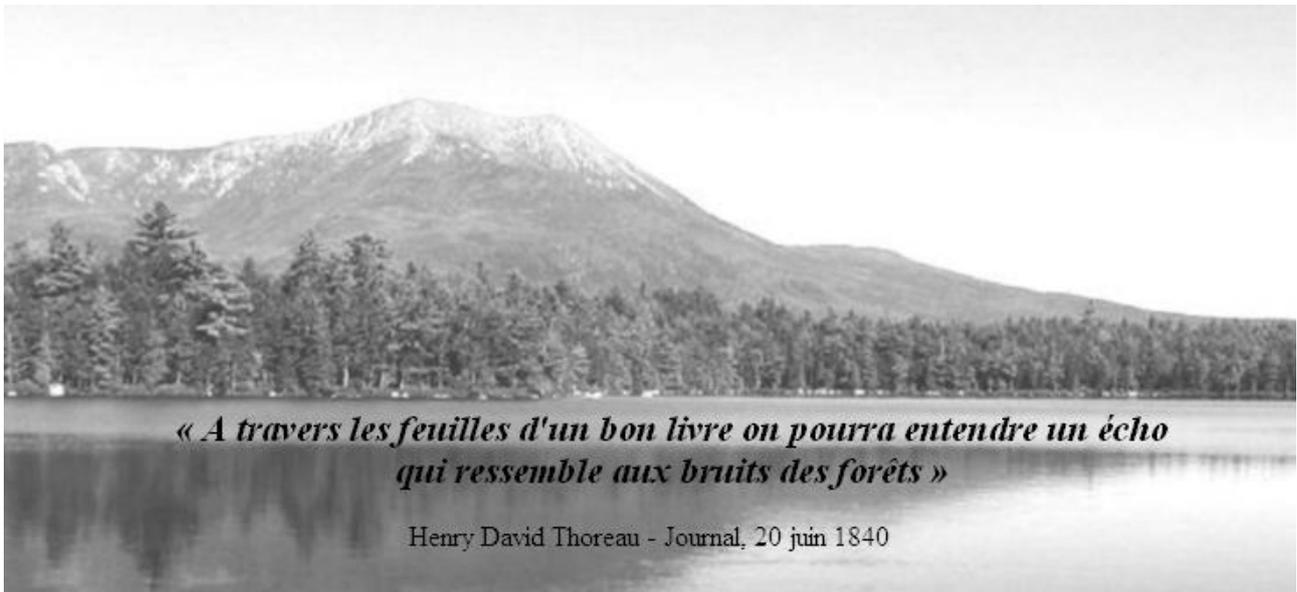
Il remporte le Grand prix de littérature policière en 2014 avec le roman « *Une terre d'ombre* ».

Ron Rash vit actuellement à Asheville en Caroline du Nord.

La nature est toujours le personnage principal de ses livres, imprimant sa marque sur la destinée des hommes, de gré ou de force.

Bibliographie – Romans :

- Un pied au paradis – janvier 2011 - Le livre de Poche
- Serena – septembre 2012 - Le Livre de Poche
- Le Monde à l'endroit – septembre 2013 - Points
- Une terre d'ombre – avril 2015 - Points
- Incandescences – avril 2016 - Points
- Le Chant de la Tamasee – février 2017 - Points
- Par le vent pleuré – août 2017 - Seuil



Le nature writing :

Le genre littéraire du nature writing (littéralement « écrire sur la nature ») est né aux États-Unis dans une certaine tradition politico-philosophique remontant à Henry David Thoreau, mêlant observation de la nature et considérations autobiographiques. « Walden ou La vie dans les bois » de Henry David Thoreau, ni roman, ni autobiographie, éloge de la nature et critique de la technologie est l'ouvrage fondateur du genre paru en 1854.

Les éditions Gallmeister, fondées en 2005, ont fait connaître ce genre en France, s'en faisant une spécialité éditoriale. On trouve cependant des ouvrages se rattachant à ce genre depuis des années chez divers éditeurs.

L'école du Montana ou Montana Connection :

L'école du Montana relève de la littérature des grands espaces et du nature writing par l'importance que prend la nature dans le récit.

On distingue deux branches dans la "Montana Connection".

1. Pour la première, même si la nature est importante, elle vient surtout en accompagnement d'une exploration de l'âme humaine et de son désarroi : on y retrouve des auteurs comme Raymond Carver, Richard Ford ou Jim Harrison.
2. Pour la seconde, l'anthropocentrisme est banni, la nature est primordiale et elle voisine souvent avec l'écologie politique, « nous ne posons pas la nature autour des personnages ou les personnages autour de la nature. Personnage et nature ne font qu'un. »

Une terre d'ombre, âpre roman noir américain

La terre d'ombre, c'est celle du vallon encaissé dans lequel vivent Hank et Laurel Shelton, isolés de la petite bourgade de Mars Hill, dans la ferme héritée de leurs parents. Le soleil n'atteint pas le fond du vallon, rien n'y pousse, et les habitants de la ville le considèrent comme maudit.

Hank est revenu du front avec une main en moins ; Laurel, de son côté, a toujours été traitée comme une sorcière à cause d'une tache de naissance qui empêche les villageois de voir combien elle est belle et les pousse à croire qu'elle est malfaisante. Laurel souffre, mais en silence ; depuis que Hank est revenu de la guerre, la vie lui semble un peu moins difficile. Un jour, alors qu'elle fait sécher sa lessive sur les roches près du ruisseau, Laurel entend le son d'une flûte ; à l'autre bout de la mélodie, il y a un mystérieux inconnu, presque un vagabond, qui joue divinement.

Laurel ne dit rien à Hank. Écouter la flûte devient un petit plaisir teinté d'interdit. Mais quelques jours plus tard, elle découvre l'inconnu en mauvaise posture, le corps couvert de piqûres, brûlant de fièvre. Prise de compassion, elle le traîne à la ferme où son frère et elle le soignent. Il s'avérera que le mystérieux musicien s'appelle Walter Smith, qu'il est muet et qu'il aimerait rejoindre New York. En échange des soins dispensés par Laurel et Hank, Walter accepte de les aider durant quelques jours à préparer la ferme pour l'hiver.

Pendant ce temps-là, au loin, la première guerre mondiale gronde... et les échos résonnent dans toute la ville. Entre les garçons qui sont partis au combat, ceux qui sont revenus estropiés, ceux qui y sont restés, tout le monde a quelque chose à reprocher à l'ennemi. Mais les habitants n'oublient pas de traiter Laurel comme une pestiférée lorsqu'elle se risque à faire une apparition en ville, preuve que ce conflit lointain qui dévore les jeunes générations n'est pas suffisant détourner les gens de leur bêtise.

« Une terre d'ombre » est un roman âpre, rugueux, très sombre, et pas seulement parce que le soleil ne touche jamais le fond du vallon. Il y règne, dès le départ, un malaise indéfinissable alors même que la vie de Laurel et Hank, si elle n'est pas toujours heureuse, n'est pas particulièrement angoissante. Presque seuls au monde, à l'abri de l'immense falaise dont l'ombre recouvre la petite ferme, entourés de bois, il n'y a guère que la présence du vieux Slidell, une fois par semaine, pour tirer Hank et Laurel de leur routine. L'arrivée de Walter vient perturber légèrement cet équilibre. Très naturellement, cette présence muette s'intègre à la vie des Shelton : Hank est ravi d'avoir une aide pour la ferme ; Laurel, de son côté, est charmée par le mystère de cet homme silencieux, dont les doigts créent des mélodies merveilleuses. Malheureusement la xénophobie, la bêtise et le patriotisme reprennent vite le dessus...

Au milieu des splendeurs de la nature se glisse l'hostilité d'une bande de citadins ; entre les merveilles de la musique et les silences bienheureux s'insinuent les préjugés d'une population. On atteint lentement le nœud de l'histoire : la mise en place est longue, mais on parcourt cette longue partie préliminaire avec la désagréable sensation que la belle fable qui se noue est vouée à s'achever de façon tragique.

Avant d'atteindre le point de non-retour, Ron Rash développe des personnages d'une très belle façon. Décrits dans les petits gestes du quotidien, dans leurs illusions, rêves et désillusions, ses personnages prennent une ampleur et une complexité folles, tant et si bien qu'on finit par s'en sentir proche. Ce qui ne fait que rendre la chute plus cruelle.

Une terre d'ombres est un roman noir, sans aucun doute. Une histoire d'amour tragique, sur fond de première guerre mondiale, dans un décor aussi somptueux qu'hostile, déroulée avec des mots précis et évocateurs. Un petit bijou de beauté et de tragique et qui illustre le sentiment d'un des personnages : la vie humaine est bien fugace.

Le roman noir :

Le roman noir peut être considéré comme un sous-genre ou une sous-catégorie appartenant au roman policier qui regrouperait le roman d'énigme et le roman à suspense.

Les éléments récurrents qui le caractérisent : un univers violent, un regard tragique et pessimiste sur la société, un fort ancrage référentiel et un engagement politique ou social.

Vos avis :

Les avis étaient partagés concernant ce roman.

Chose amusante, les personnes assises à ma droite ont lu et aimé... du côté gauche je pense que personne n'avait terminé le roman. Il était tombé des mains de certains : trop ennuyeux, trop sombre, je n'ai pas accroché... ou il avait été à peine commencé, donc difficile de dire quoi que ce soit. La palme revenant à la personne qui a lu un autre livre et qui se reconnaîtra. (Elle s'est rattrapée depuis et a apprécié me semble-t-il)

En prologue un étranger arrive et remonte un cadavre du vieux puits, ce qui fait d'Une terre d'ombre une tragédie imparable que le lecteur voit se mettre en place scène après scène.

La tension est palpable dès le début, concentrée sur le personnage de Laurel et les superstitions qu'elle suscite. C'est un roman à l'équilibre fragile car le lecteur est constamment en alerte. Il sait que l'orage va arriver.

Ce qui m'a touché c'est la magnifique histoire d'amour entre deux exclus.

Le personnage de Laurel est très attachant, le bonheur si simple auquel elle aspire se heurte d'une part à la population, d'autre part à la terre si ingrate. La nature n'est pas bienveillante au contraire, elle semble s'acharner sur cette famille, sans raison. Une fatalité pèse sur les Shelton qui malgré leurs efforts ne trouveront pas le bonheur ici-bas.

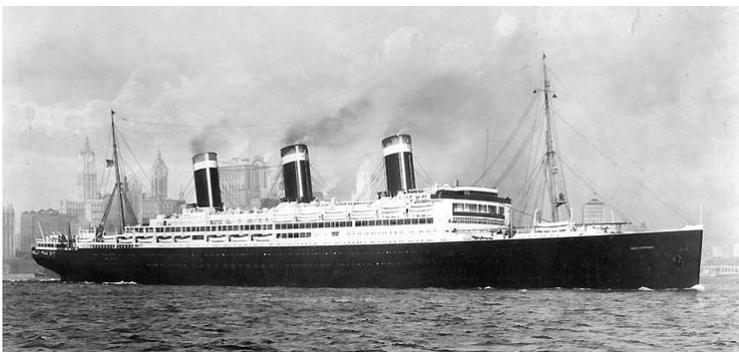
Toute la première partie du roman raconte la rencontre entre Laurel et Walter et met en scène le drame à venir. Tout s'accélère au moment où Laurel comprend ce que signifie le mot gravé sur un médaillon que Walter a caché. Le lecteur comprend avec elle et n'envisage dès lors plus qu'une issue fatale. D'autant plus amers sont les rêves de Laurel, si fraîche et naïve. On aime naturellement Laurel, elle est si touchante.

Le roman est porté par une écriture descriptive, ample et d'un lyrisme mesuré qui peut paraître monolithique et monotone. Ron Rash gère parfaitement sa narration et pourrait lasser le lecteur par trop de maîtrise. (C'est un reproche que nous aurions pu adresser également à Kei Miller.)

D'habitude, les descriptions m'ennuient mais dans *Une Terre d'Ombre*, la splendeur de la nature, le silence et la musique apportent un contrepoint sensible à l'intolérance, à la xénophobie et à un patriotisme buté qui tourne à la violence aveugle.

La fin est terrible, d'une violence inouïe ... un carnage et pourtant c'est traité sans emphase, de manière très rapide. C'est presque anodin. C'est à mon sens très américain ... sans chichi et très expéditif.

Un bel avis, très pertinent, reçu par mail : « J'ai particulièrement aimé "Une terre d'ombre" qui se lit tout à la fois comme un roman policier, une chronique sociale, un roman historique, un roman d'amour. J'ai particulièrement apprécié le contraste entre la pudeur des sentiments chez les trois héros du livre et l'exaltation des haines dans le village. Paradoxalement, c'est dans cette "Terre d'ombre" que se vivent les moments les plus lumineux. »



Ses yeux étaient ouverts, mais elle gardait encore
Bien que tout éveillée la vision de ses songes.

John Keats, « La Veille de la Sainte-Agnès »
(trad. Duchesse de Clermont-Tonnerre)

Le Vaterland et le camp de Hot Springs : <https://www.visitmadisoncounty.com/who-we-are/town-of-hot-springs/the-german-village-wwi-internment-camp/>

Quelques extraits :

- *« Laurel songea d'abord à une fauvette ou à une grive, mais – contrairement à toutes celles qu'elle avait déjà entendues – son chant était plus soutenu, si pur, semblait-il que nulle respiration n'avait à le porter dans le monde. Elle sortit les mains du ruisseau et se releva. Elle repensa à l'oiseau que Mlle Calicut avait montré à sa classe. Un perroquet de Caroline, avait annoncé l'institutrice qui avait déplié un foulard révélant le corps vert et la tête jaune et rouge. La plupart des perroquets vivent dans des pays tropicaux comme le Brésil, avait expliqué Mlle Calicut, mais pas celui-ci. Elle avait laissé les élèves se passer l'oiseau de main en main, en leur recommandant de bien le regarder et de ne pas oublier à quoi il ressemblait, car bientôt il n'en resterait plus, non seulement dans ces montagnes, mais peut-être dans le monde entier. » p.17*
- *« Ils n'abandonnent jamais la volée, leur avait expliqué Mlle Calicut, et Laurel savait qu'il n'en allait jamais autrement. Les quelques fois, maintenant de plus en plus rares, où les perroquets passaient au-dessus du vallon, c'était toujours en vol groupé. Parfois ils s'appelaient les uns les autres, un cri aigu, un "oui oui oui". Un cri mais pas un chant, car les oiseaux ne chantent pas en volant. Le seul jour où une volée s'était posée dans le verger familial, les perroquets n'avaient pas eu le loisir de chanter.*
- *Pourtant ce perroquet, si c'en était bien un, chantait pour de bon, et chantait seul. » p.19*
- *« De l'autre côté du fourré, un rayon de soleil filtrait par une percée dans les voûtes des arbres. Laurel s'accroupit et avança, écarta une dernière branche de rhododendron aux feuilles épaisses. L'éclat d'une flamme argentée la renvoya en toute hâte dans la taillis, la brillance palpitant derrière ses paupières. » p .20*
- *« La falaise la dominait de toute sa hauteur, et elle avait beau avoir les yeux baissés, elle sentait sa présence. Même dans la maison elle la sentait, comme si son ombre était tellement dense qu'elle s'infiltrait dans le bois. Une terre d'ombre et rien d'autre, lui avait dit sa mère, qui soutenait qu'il n'y avait pas d'endroit plus lugubre dans toute la chaîne des Blue Ridge. Un lieu maudit, aussi, pensait la plupart des habitants du comté, maudit bien avant que le père de Laurel n'achète ces terres. Les Cherokee avaient évité ce vallon, et dans la première famille blanche à s'y être installée tout le monde était mort de la varicelle. » p.29*
- *« Les superstitions ne sont qu'une affaire de coïncidences ou d'ignorance. » p.30*
- *« Un fantôme sait-il au moins qu'il est un fantôme ? » p.31*
- *« Il y avait eu des matins où en regardant dans le miroir elle s'était demandé si ce qu'elle voyait n'était pas, plutôt qu'un reflet, quelque chose de léger qui flottait dans l'air. » p.32*
- *« L'inconnu était exactement comme la veille, le dos contre l'arbre et les yeux clos, la flûte tenue en équilibre. Qu'il ne bouge pas lui donna le frisson. Devoir manger, boire ou étirer ses jambes était humain. Laurel chercha des yeux des champignons formant un rond de sorcières ou tout autre signe. Tu t'attends au pire sur son compte comme on le fait ici pour toi, se réprimanda-t-elle. » p.34*
- *« Ce qui rendait la musique d'autant plus triste, car elle ne racontait pas l'histoire d'un amour perdu, d'un enfant ou d'un parent disparu. On aurait dit qu'elle racontait tous les deuils qui avaient jamais existé » p.34*
- *« Quelles que soient l'heure du jour ou la saison, quel que soit le nombre de lampes allumées, c'était toujours un lieu sombre qui, d'aussi loin qu'elle s'en souvienne, avait toujours senti la souffrance. Mais ici, en haut, la large saillie de granit captait les rayons du soleil et les retenait, l'enveloppait de clarté. La lumière était comme du miel chaud. Des gouttes de rosée sur une toile d'araignée renfermaient des arcs-en-ciel entiers, et la queue d'un lézard des palissades brillait du même bleu que du verre indigo. L'eau étincelait de particules de mica. Parfois Laurel s'étendait à plat dos sur le rocher pour que le soleil tombe plus largement sur elle, mais la plupart du temps, comme ce jour-là, des deux mains elle serrait ses genoux contre sa poitrine, comme si elle était en*

train d'attendre quelque chose ou quelqu'un. En train d'attendre. Elle avait attendu, attendu dans la maison tout comme ici que sa vie commence, sa vie. » p.59

- *« Ils s'en étaient sortis, en partie parce qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre. Mais ce n'était pas tout. Il y avait aussi le fait de savoir que, la vie avait beau être infernale, quelqu'un partageait votre sort. » p.61*
- *« En train d'attendre que sa vie commence. Toujours en train d'attendre un an après la mort de son père. A présent, pourtant, elle sentait que quelque chose allait arriver, était peut-être déjà arrivé, un début dans lequel cet inconnu avait éventuellement sa part. » p.62*
- *« En dépit de toutes les méchancetés que Laurel y avait endurées de la part des autres élèves, Mlle Calicut avait fait de l'école le plus bel endroit qu'elle ait jamais connu. » p.91*
- *« - Il s'appelle Walter, précisa Hank. Mais y peut pas plus le dire tout haut que l'épouvantail qu'est là-bas. - Peut-être bien que c'est dur de pas pouvoir parler, dit Slidell, mais j crois pas qu'y ait un homme sur terre qui l'a pas souhaité au moins une fois dans sa vie, que ce soye au moment de dire oui, ou, j'en reboirais bien un autre. » p.97*
- *« Rien que d'entendre de la musique, même le plus triste des airs, ça vous permet de savoir que vous êtes pas tout ce qu'y a de plus seul au monde, que quelqu'un d'autre, comme vous, a connu quelque chose de semblable. »*
- *« Si vous ne pouviez pas croire que deux ou trois bonnes choses peuvent vous arriver dans la vie, alors comment continuer ? »*
- *« Le chagrin est capable de faire vieillir un corps plus vite que le temps. »*
- *« Elle se campa devant lui et lui tendit ses mains. " Veux-tu bien me serrer contre toi un instant ? Pour m'aider à me souvenir que tu étais vrai, parce qu'une fois que tu seras parti, ce sera trop facile de croire le contraire". »*
- *« - Laisse-lui donc le temps, intervint Slidell. Être timide, y a pire pour un homme, qu'il parle ou non. »*
- *« Quand on se fréquente, c'est tout miel et pissenlits, lui avait expliqué Marcie, mais quand on se retrouve tous les jours auprès de quelqu'un, des choses qu'on n'avait pas trop remarquées auparavant, la façon qu'il a d'avalé sa soupe à grand bruit ou de ne pas quitter ses chaussures crottées, ou même le plus infime détail, un air qu'il ne cesse de siffloter ou sa manière de disposer le petit bois dans la cheminée, vous asticotent comme une dent gâtée. »*
- *« La lumière était comme du miel chaud. »*
- *“En général, les hommes croient ce qu'ils veulent croire ?” » demanda Mlle Calicut.*
- *« Emerger des ombres immenses de la montagne, c'était, comme toujours, sortir de derrière un rideau. Le soleil la fit grimacer, et ses pieds nus éprouvèrent l'étrangeté qu'il y avait à fouler une surface qui n'était pas en pente. Le granit était sec et chaud, sauf tout à fait au bout, là où l'eau coulait, et pourtant le ruisseau ralentissait quand même et s'étrécissait, comme si lui aussi savourait la lumière et renâclait à pénétrer dans l'obscurité du vallon. »*
- *« Les bois avaient commencé à s'assombrir quand Laurel lâcha le gland et se leva, épousseta l'arrière de sa robe et continua à remonter le chemin. Tu devras vivre le restant de tes jours avec cette décision, se dit-elle, et*

si Mlle Calicut et le professeur Mayer ont raison, cela risque de ne pas être très long. Mais mourir, même si c'était dès aujourd'hui, ce n'était pas le pire. Etre seule dans le vallon, comme l'hiver précédent, voilà ce qui serait le pire. Morte et encore de ce monde, c'était pire que morte et sous terre. Morte et sous terre vous donnait au moins l'espérance du paradis. »

- *« Rien que d'entendre de la musique, même le plus triste des airs, ça vous permet de savoir que vous êtes pas tout ce qu'il y a de plus seul au monde, que quelqu'un d'autre, comme vous, a connu quelque chose de semblable. »*
- *« Elle était habituée à ne pas parler, ce qu'elle supportait plutôt bien. C'était de ne pas avoir quelqu'un avec qui partager le silence qui était affreux. »*
- *« L'eau étincelait de particules de mica. Parfois Laurel s'étendait à plat dos sur le rocher pour que le soleil tombe plus largement sur elle, mais la plupart du temps, comme ce jour-là, des deux mains elle serrait ses genoux contre sa poitrine, comme si elle était en train d'attendre quelque chose ou quelqu'un. En train d'attendre. Elle avait attendu, attendu dans la maison tout comme ici, que sa vie commence. »*

Vos coups de cœur :

Cinéma :

- En guerre - Stéphane Brizé
- Everybody knows - Asghar Farhadi
- L'insulte - Ziad Doueiri
- Le maître est l'enfant – Alexandre Mourot

Romans :

- La salle de bal – Anna Hope
- L'amie prodigieuse – Elena Ferrante
- L'archipel du chien – Philippe Claudel
- Un mirage finlandais - Kjell Westö (coup de griffe)
- Entrez dans la danse – Jean Teulé
- Le dictionnaire de ma vie - Eric Dupond-Moretti
- Les lois naturelles de l'enfant – Céline Alvarez
- La puissance de la joie – Frédéric Lenoir
- Comme un frère – Françoise Bourdin
- La nouvelle surprise de l'amour – Jean-Pierre Martin
- Les géants – Benoît Minville
- L'insouciance – Karine Tuil

Voici les coups de cœur de Mireille qui me sont parvenus par mail :

- Gabin sans limites de Laurent Savard : il raconte la vie avec son fils autiste ... très très beau
- Mistral perdu ou les événements de Isabelle Monnin histoire de deux sœurs - belle écriture
- Un si beau parterre de pétunias de Annie Saumont : série de nouvelles "style minimaliste et d'une extrême minutie "nouvelles parfois surprenantes L'écriture me fait penser à Maupassant.....j'ai aimé alors que d'habitude les nouvelles ne sont pas ma tasse de thé.